



*Du sensible à l'intelligible.
Pour une sémiotique de la perception*

d'Audrey Moutat

Partant de l'hypothèse selon laquelle il existerait une communauté d'organisation entre perception et langage, cet ouvrage propose de réinterroger les deux niveaux de pertinence – sémiologique et sémantique – posés par la Sémantique structurale d'Algirdas Julien Greimas afin d'en dégager les points d'articulation. À partir des théories de l'iconicité de Jean-François Bordron et de la sémantique interprétative de François Rastier, l'auteure analyse le lexique de la dégustation œnologique et son actualisation au sein de commentaires parus dans la presse afin de montrer comment se construisent et s'interprètent les discours sensoriels sur les propriétés olfacto-gustatives du vin. Interrogeant le lien entre perception et langage, l'ouvrage confronte des pensées philosophiques (Kant) et sémiotiques (Eco, Fontanille, Bordron) pour déterminer la structure dynamique et tensive de l'iconicité du monde sensible. La confrontation de ces structures iconiques aux molécules sémiques dégagées des commentaires œnologiques souligne la communauté d'organisation et les articulations entre schématisation et sémie.

Audrey Moutat est maître de conférences à l'Université de Limoges. Chercheuse au Centre de Recherches Sémiotiques (CeReS), elle poursuit des travaux sur la sémiotique de la perception et notamment sur l'énonciation sensible et les reconfigurations discursives de la sémiologie perceptive dans les discours sensibles (textes, photographie, peinture).

Préface de Jean-François Bordron

Couverture : *Évanescence*, par Hugo Maury, 2015

Les Éditions Lambert-Lucas

Spécialisées en sciences du langage, les Éditions Lambert-Lucas ont été créées en 2004 dans le but de rééditer des classiques de la linguistique devenus introuvables et d'éditer thèses, synthèses, recueils thématiques et actes de colloques. Elles publient une vingtaine de titres par an.

Ouvrage publié avec le concours de l'Université de Limoges.

Du sensible à l'intelligible. Pour une sémiotique de la perception
d'Audrey Moutat

Limoges, Lambert-Lucas, 16 x 24 cm, 260 pages, 30 euros



Sur commande chez Lambert-Lucas ou dans toute librairie.

CONTACT PRESSE : GENEVIÈVE LUCAS • 05 55 77 12 36 • genevivelucas@free.fr

PRÉFACE

par Jean-François Bordron

Le livre d'Audrey Moutat ouvre un champ nouveau de la recherche sémiotique, celui de la perception. On n'avait jusqu'ici considéré que les phénomènes sémantiques étaient essentiellement liés aux langues naturelles ainsi qu'à quelques systèmes de signes plus ou moins conventionnels. L'étude des images de toute nature avait cependant orienté la recherche vers des univers qui n'étaient pas toujours admis comme appartenant aux systèmes symboliques. Mais pour autant, rien n'indiquait que les simples phénomènes de voir, de goûter, de toucher, de respirer, et cela en dehors de toute construction d'artefact, pouvaient représenter à eux seuls des faits sémiotiques, des sémioses. Rien ne laissait supposer au fond que l'on puisse décrire le simple phénomène de vivre comme on décrit un langage producteur de sens.

Le livre que l'on va lire prend pour point de départ l'idée selon laquelle notre corps, dans ses rapports avec le monde qui constitue son champ d'expérience, crée de multiples modes d'expression porteurs de significations diverses. L'idée possède une certaine évidence, si l'on veut dire simplement que nos actes corporels sont d'un certain point de vue comparables à nos actes mentaux ou langagiers. Mais le problème traité ici est beaucoup plus complexe dans la mesure où il ne s'agit pas seulement d'actes mais de rencontre, d'interférence, ou encore d'entre-expression entre notre corps et des données qui lui sont proposées à percevoir et à apprécier. Regardons à titre d'exemple l'ensemble des problèmes posés par la dégustation d'un vin tels qu'ils sont déployés dans ce livre.

Il va de soi qu'il s'agit en premier lieu d'un phénomène perceptif dont on peut espérer décrire la phénoménologie. Il n'y a en ce sens pas de différence de principe avec ce que pourrait être la description d'un son ou celle d'un parfum. Pourtant, et c'est ici que l'on rencontre le premier problème, l'étude phénoménologique d'une perception implique, et c'est sa raison d'être, que l'on puisse décrire ce qui est ainsi donné à percevoir. Or décrire revient à produire un discours, quelquefois contraint par son appartenance à un genre, mais dans tous les cas dépendant d'expressions plus ou moins consacrées, d'un vocabulaire parfois moins adéquat qu'il serait désirable. Il est bien connu que le vocabulaire de la perception, qu'il s'agisse du goût, du parfum ou des sons, est relativement pauvre et peu spécifique. Le terme de « douceur » par exemple désigne aussi bien des expériences tactiles, gustatives, sonores ou psychologiques. Bien sûr

une description phénoménologique n'est pas seulement dépendante d'un problème lexical. Il y a aussi des questions de durée, de rythme, de vitesse dont on verra l'importance dans la dégustation du vin. Insistons cependant sur la question du lexique. Le lecteur peu averti des manières de décrire un vin aura sans doute comme première impression, à la lecture de l'une d'elles, de se trouver devant un exercice de style assez inventif mais finalement peu descriptif au sens courant de ce terme. Ce même lecteur se demandera alors s'il pourrait réellement reconnaître le vin ainsi décrit et, finalement, si d'autres que lui comprendraient la même chose. Ainsi, peu à peu, une hiérarchie de problèmes se met inévitablement en place. Il y a d'abord la question de la phénoménologie : qu'est-ce exactement qu'une perception lorsque l'on se situe dans l'attitude, au fond singulière, de vouloir la décrire ? Que décrit-on exactement et avec quels moyens linguistiques ? Ces descriptions sont-elles transmissibles, c'est-à-dire véritablement communicables du point de vue d'une information recherchée ? Enfin, dans quelle mesure ces descriptions sont-elles dépendantes, non seulement des conventions et des rituels qui possèdent leurs lieux d'exercice, mais aussi des traditions culturelles qui, plus ou moins ouvertement, insinuent des styles ou établissent des nomenclatures de descripteurs.

Comme on le verra, tous ces problèmes sont traités, chacun pour lui même, dans le présent ouvrage. Ajoutons qu'ils le sont techniquement, avec toutes les ressources de l'analyse sémantique ainsi que toute l'information nécessaire. Mais nous voudrions insister pour notre part sur un point qui nous apparaît comme le nœud de tous les problèmes traités et dont nous sous-estimons en général la complexité.

Nous avons vu qu'il y a un point de départ phénoménologique nécessaire. Celui-ci se réalise dans des descriptions, à la fois syntagmatiques et paradigmatiques. Celles-ci sont elles mêmes dépendantes de vastes univers discursifs et de nombreuses pratiques, en un mot d'une histoire. La question que l'on doit nécessairement se poser est celle de la possible cohérence entre ces niveaux. Si l'on peut dire que l'analyse sémiotique débute avec l'étude des descriptions, donc avec des données langagières, le problème peut se résumer ainsi : comment passe-t-on d'une analyse phénoménologique à une analyse sémiotique ?

Dans son *Système de la mode*, Roland Barthes faisait remarquer qu'il avait essentiellement étudié la mode écrite, telle qu'on pouvait la rencontrer dans diverses revues. Certains lui ont reproché ce détour par le langage qui laisserait, selon eux, l'objet même intouché. Pourrait-on, selon le même raisonnement, reprocher à Audrey Moutat d'avoir étudié simplement des perceptions écrites ? À notre avis, ce reproche serait injustifié et voici pourquoi.

La première remarque importante pour la compréhension d'ensemble de ce livre est qu'il n'existe pas d'espace infranchissable entre les données phénoménologiques, quelle que soit la façon dont on puisse les nommer ou simplement les éprouver, et les faits sémiotiques générateurs de sens. Pour comprendre ce fait, il faut cesser de considérer les données du monde perçu comme des objets, en eux-mêmes neutres quant au sens qui pourrait leur être attribué par une subjectivité omniprésente. Le recours à la subjectivité a ses droits mais il a surtout ses limites. La rencontre entre notre sensibilité et le monde est essentiellement génératrice de signifiants et non d'objets. C'est pourquoi la dimension sémiotique de notre expérience ne résulte pas d'un

surplus de sens miraculeusement manifesté mais elle prend directement sa source dans la phénoménologie même. Elle en est en quelque sorte la conséquence logique, de telle sorte que l'une et l'autre ne peuvent véritablement se comprendre que sur la base de leur commune appartenance. On trouvera ce point clairement expliqué dans les nombreux passages concernant la dimension épistémologique de la recherche.

Une autre remarque est nécessaire pour qui s'étonnerait de la complexité requise pour analyser des phénomènes de perception aussi familiers. On pourrait craindre que tant de sémantique pêche par un certain excès dans l'analyse. Pour élucider ce point, il faut se demander ce que recherche une analyse sémantique et quels en sont les ressorts.

Une analyse sémantique, dont nous venons de voir qu'elle est dépendante d'une attitude phénoménologique, a nécessairement une visée objectivante. En cela, elle ne diffère pas de n'importe quel travail de nature scientifique. Il s'agit toujours de rendre les plus clairs et complets possible les éléments découverts par analyse. Il serait sans doute naïf de demander où doit s'arrêter une analyse car l'expérience des sciences montre que celle-ci n'a pas de limite assignable et pour cette raison n'atteint jamais une fin que l'on pourrait dire ultime. Mais le problème sémantique n'est pas véritablement celui d'une limite dans l'objectivation mais au contraire, pourrait-on dire, celui d'une limite dans la direction opposée, celle que l'objectivation est précisément faite pour ne pas voir. Ernst Cassirer a exposé ce problème d'une façon fort suggestive dans le tome de *La philosophie des formes symboliques*, consacré la *Phénoménologie de la connaissance*. Il écrit : « Au lieu de nous abandonner au mouvement qui porte la connaissance vers son « objet », nous devons apercevoir un but auquel toute connaissance d'objet tourne en quelque sorte le dos. Il est clair que l'on ne peut satisfaire à cette exigence paradoxale, à supposer qu'on le puisse, que par une voie médiate. »¹. De quel but s'agit-il et dans quelle direction doit-on le rechercher ? Dans le langage de Cassirer il s'agit de dégager du processus d'objectivation, « la vie immédiate de la conscience à l'état pur »². En d'autres termes, le dégustateur qui décrit une expérience de perception, suivant en cela une attitude spontanément objectivante, ne pourrait prétendre avoir atteint un résultat satisfaisant s'il ne prenait pas en considération l'autre direction de l'analyse, celle qui le conduit à prendre en compte les conditions de ses perceptions, leur mise en langage et ce qu'il en éprouve. On se tromperait, je crois, si l'on opposait une direction subjectivante à une direction objectivante. Il vaut mieux dire sans doute que cette direction paradoxale est justement « inobjective ». Mais, quoi qu'il en soit de la terminologie toujours difficile à choisir, il faut retenir que l'analyse sémantique de la perception trouve la raison essentielle de sa complexité dans cette double direction de l'analyse qui n'est jamais un phénomène occasionnel mais la loi qui régit son domaine. La relation intentionnelle qui est le milieu même de la perception a, du point de vue de sa sémantique, deux directions et non une seule. Il est sans doute commode, comme le suggère Cassirer, de considérer ces deux directions comme opposées, à la façon de deux vecteurs orientés en sens inverse. Mais la complexité réelle de

1. Ernst Cassirer, *Philosophie des formes symboliques*, Paris, Minuit, 1972, III, p. 68.

2. *Ibid.*

l'analyse tient surtout au fait que dans beaucoup de cas, on n'est jamais véritablement certain de la direction choisie. Ce problème est évident lorsque l'on prend en considération la question de la catégorisation et plus encore celle des catégories au sens philosophique du terme. Cette difficulté est, croyons-nous, le propre de l'analyse sémantique et ce qui la distingue radicalement des analyses ontologiques qui, pour leur part, n'ont qu'une direction d'objectivation. L'un des mérites incontestables du livre que l'on va lire est d'aborder ces problèmes avec beaucoup de lucidité et de détermination, sans rien cacher de leur difficulté intrinsèque.